



HAL
open science

La problématique de l'équivalence stylistique dans la traduction littéraire : L'exemple de la traduction en turc d'un roman d'Emile Zola

Selim Yilmaz

► To cite this version:

Selim Yilmaz. La problématique de l'équivalence stylistique dans la traduction littéraire : L'exemple de la traduction en turc d'un roman d'Emile Zola . Équivalences : Revue de traduction et de traductologie, 2016. <hal-01440174>

HAL Id: hal-01440174

<https://hal.science/hal-01440174v1>

Submitted on 19 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La problématique d'équivalence stylistique dans la traduction littéraire : la traduction en turc d'un roman d'Émile Zola¹

Selim YILMAZ
Université de Marmara, Istanbul

Introduction

Dans cette étude, nous nous proposons d'aborder quelques points linguistiques² au niveau de la traduction du français vers le turc contemporains. Notre corpus d'étude sera un roman naturaliste comme genre littéraire : *La Confession de Claude* d'Émile Zola³ et sa traduction en turc intitulée *Claude'un itirafları* réalisée par Yılmaz⁴. L'intérêt particulier de cette étude réside dans le fait que l'analyse critique porte sur une traduction réalisée par nous-même. Notons d'emblée qu'il s'agit ici d'une étude de cas qui ne prétend pas à être exhaustive puisqu'elle se fonde sur un seul corpus relevant de la littérature française.

-
1. Cette étude a fait l'objet d'une intervention au III^e Colloque International de Traductologie : « Nouvelles approches en traduction », Université Technique de Yildiz, Istanbul, 8-10 Mai 2015. Le texte de la communication a été élargi et approfondi au niveau des réflexions et des analyses des énoncés et de leur traduction.
 2. « Si l'on considère l'évolution de la réflexion et de la théorie, on se rend compte que la traduction a été longtemps associée à la linguistique contrastive. Parmi les premiers à formuler les théories linguistiques de la traduction les plus connues, on peut citer Vinay et Dalbernet (1958), Mounin (1963), Catford (1963). » (Yoda, 2005 : 103).
 3. ZOLA (É.) 2000, *La Confession de Claude*, Bruxelles, Anrage (1^{re} édition : 1909).
 4. ZOLA (É.) 2011, *Claude'un İtirafları*, trad. turque de S. Yılmaz, Istanbul, Ideal Kültür Yayınevi.

Dans cette traduction⁵, nous évoquerons la problématique traductive des structures linguistiques qui présentent un aspect assez contrastif étant donné qu'elles se réalisent différemment dans deux langues morphologiquement opposées. À titre d'exemple, nous pouvons citer les énoncés contenant des *expressions* propres au français et certaines *figures de style* comme structures discursives. D'autre part, dans le cadre du *phénomène d'adaptation* comme fait traductif, il convient d'évoquer les problèmes de *correspondance* et *d'équivalence* entre les deux langues. Le concept d'équivalence⁶ peut être décrit par des notions terminologiques similaires telles que l'adéquation et l'appropriation.

À ce propos, étant donné que le français et le turc fonctionnent différemment au niveau de leur système morphosyntaxique, le choix lexical et la formulation syntaxique réalisés dans le processus de traduction, risquent de susciter des discussions à l'encontre du traducteur. En effet, dans son travail de traduction, il arrive souvent que le traducteur se trouve face à des alternatives parmi lesquelles il sera forcé de choisir la plus appropriée et adéquate à la langue et la culture cibles, et cela sans déformer, voire dégrader le *vouloir dire* et le *message* de l'auteur. De ce fait, il est évident que certains choix lexicaux et formulations syntaxiques présentent un caractère discutable aux yeux des lecteurs comme récepteurs du message. Le principal objectif de ce travail est de mettre en lumière les problèmes linguistiques des

équivalences stylistiques dans l'opération traduisante, afin de pouvoir apporter une contribution dans le domaine de la traduction d'un genre littéraire : la traduction en turc d'un roman français à caractère classique et naturaliste.

Au terme de cette étude, nous serons en mesure d'explicitier le caractère problématique et l'aspect complexe de l'activité traduisante tant sur le plan stylistique que rhétorique. Comme on le sait de sa fonction relationnelle établissant le contact des langues et cultures⁷ (notamment divergentes), cette activité linguistique est considérée comme un travail de haute responsabilité qui comporte souvent des risques pour le traducteur. C'est pour cette raison que le traducteur doit toujours être conscient de cette responsabilité avant même de se lancer dans son travail de traduction. En outre, il doit également être prêt à affronter et à surmonter par la suite les remarques et critiques les plus sévères qui lui seront adressées ultérieurement. Ces critiques seront inévitablement présentes une fois que la traduction, en tant que production, aura été accomplie et adressée aux considérations des lecteurs de la culture cible. Au niveau du cadre théorique et méthodologique de cette recherche, nous nous référerons principalement aux ouvrages de linguistique et de traductologie tels que ceux de Jakobson, Maingueneau, Mazière, Cary et Lederer.

5. Le type de traduction qui nous intéresse ici est la « traduction interlinguale » définie par Jakobson (1963 : 79) comme l'interprétation de signes linguistiques sources par d'autres signes linguistiques cibles..

6. « Sont équivalents des discours ou des textes ou des segments de discours ou de textes lorsqu'ils présentent une *identité de sens*, quelles que soient les divergences de structures grammaticales ou de choix lexicaux. » (Lederer 1994 : 214).

7. La traduction ne peut être perçue en termes purement linguistiques aux yeux de Nida (1969 : 130) : «Linguistic features are not the only factors which must be considered. In fact, the "cultural elements" may be even more important.»

1. Une dichotomie problématique : du texte au contexte

Pour pouvoir mieux comprendre l'opération traduisante, il convient tout d'abord de savoir ce que signifient les deux termes linguistiques *texte* et *contexte*. La question qui se pose ici est la suivante : que représentent le texte et son contexte et quel type de relation existe-t-il entre ces deux notions ? Étant donné que le texte se constitue essentiellement d'éléments textuels (comme les mots et les phrases), le traducteur doit impérativement prendre en considération toutes les *unités linguistiques* composant le texte, et cela tout au long du processus qui permet de réaliser l'opération traduisante. Car sans ces unités linguistiques, et plus particulièrement les mots et les groupes de mots, il n'y aurait plus de *contexte*.

Nous n'avons nullement l'intention de faire entendre ici que les mots doivent devancer le contexte. Au contraire, le traducteur ne doit pas se borner aux mots, mais envisager le contexte en général dans son travail de traduction. Bien entendu, il s'efforce tout d'abord de bien comprendre le contexte, mais pour ce faire, il advient de comprendre la *relation sémantico-énonciative* entre les mots et les phrases/énoncés qui constituent d'ailleurs cette entité pragmatique que l'on désigne par le terme de *contexte*. Ce qui revient à dire que comprendre le contexte n'est rien d'autre que comprendre la relation sémantique et énonciative entre les mots qui forment un énoncé. Il y a une structuration qui consiste en un passage des mots aux énoncés et des énoncés au(x) contexte(s) composant par la suite l'entité linguistique que l'on dénomme *texte*. Ce dont il est question, c'est une structuration linguistique qui se réalise par la relation entre les mots, les énoncés

et les contextes afin de construire finalement le produit sur lequel le traducteur va se mettre à travailler : le *texte*. D'après Pergnier (2004 : 17-18), les études traductologiques raisonnent sur des textes, alors que les études linguistiques raisonnent sur des systèmes de signes. Toutefois, au niveau de la pratique de la traduction, comme l'affirme Schleiermacher (1999 : 18), les textes gardent ainsi un certain temps la marque de l'étrangeté.

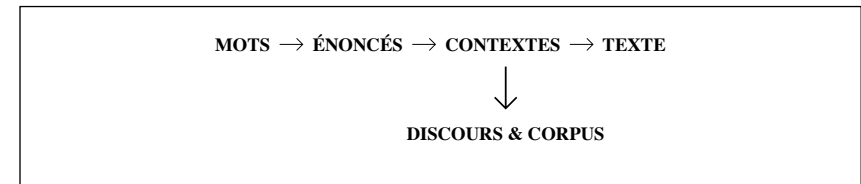


Figure (1) : Du mot au texte en passant par le contexte

1.1. Le sens des mots

Au sens général, tout *signe linguistique et extra-linguistique* est à prendre en considération par le traducteur. Les unités linguistiques (essentiellement les mots et les phrases) qui constituent un texte ne sont donc pas indépendantes, elles se structurent au contraire dans une relation de dépendance. Dans la traduction, il faut donc essayer de comprendre cette relation de dépendance, tant au niveau syntaxique et sémantique qu'au niveau pragmatique⁸. De ce point de vue, citons Jakobson (1963 : 78-79) qui prétend que (faire) comprendre le sens des mots est une affaire de *signes linguistiques* avec une approche linguistique, voire sémiotique :

8. D'après Bertrand Russel, « personne ne peut comprendre le mot *fromage*, s'il n'a pas d'abord une expérience non linguistique du fromage ». (Jakobson 1963 : 78).

« Le sens des mots français *fromage, pomme, nectar, connaissance, mais, seulement*, ou de n'importe quel autre mot ou groupe de mots est décidément un fait linguistique – disons, pour être plus précis et moins étroits, un fait sémiotique. [...] Il est nécessaire de recourir à toute une série de signes linguistiques si l'on veut faire comprendre un mot nouveau. »

Par conséquent, il va de soi de dire que le « mot-à-mot » n'est pas une traduction, mais un moyen efficace permettant au traducteur de faire l'analyse linguistique de son texte qui le mènera par la suite à une traduction plus conforme dans L2 (langue/culture cible). De ce point de vue, nous sommes de ceux qui pensent que la *traduction linguistique* évoquée par Lederer (1994 : 15) peut effectivement faciliter la tâche du traducteur afin de pouvoir analyser et comprendre le texte qu'il devra traduire à travers le contexte.

Soulignons ici que le terme *contexte* en traduction dispose d'un sens assez large comprenant le *message* que l'auteur du texte a l'intention de faire passer aux lecteurs, c'est-à-dire selon les termes de Lederer (1994 : 35 et 85) « le vouloir dire » : « Pour que le sens que comprend le traducteur rejoigne le vouloir dire de l'auteur, il faut qu'il ait la volonté de le comprendre et qu'il possède des connaissances adéquates. » « Traduction littéraire et traduction technique sont en fait deux aspects d'une même activité visant la transmission du vouloir dire. »

Ce procédé de traduction linguistique qui consiste à noter en dessous de chaque mot le sens dans l'autre langue, permettra de définir dans un premier temps les correspondances possibles. Cette méthode est en quelque sorte une analyse linguistique qui permettra par la suite de pouvoir réaliser une traduction plus conforme à la langue cible.

De ce fait, en termes saussuriens⁹, la relation « signifiant/signifié » est une visée primordiale généralement oubliée, voire méconnue dans la pratique de la traduction. D'ailleurs cette conception linguistique est soulignée par Jakobson avec cette brève affirmation : « il n'y a pas de signifié sans signe ». À ce propos, Cary (1985 : 82) souligne aussi l'importance des connaissances linguistiques du traducteur : « La diffusion des connaissances linguistiques contribue certainement, de son côté, à nous rendre beaucoup plus exigeants que par le passé envers les traducteurs. »

Donnons un exemple pour illustrer le passage entre ces deux étapes de traduction qui correspond grosso modo au passage entre correspondances et équivalences : 1) Traduction linguistique (correspondances), 2) Traduction interprétative (équivalences)¹⁰.

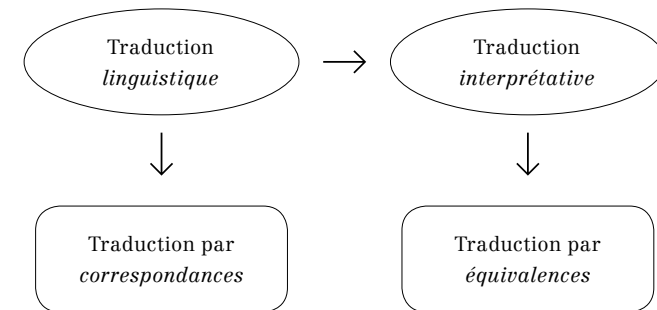


Figure (2) : De la traduction linguistique à la traduction interprétative
(des correspondances aux équivalences)

9. La place, le rôle et l'importance des signes dans la langue en général, sont soulignés par Saussure qui définit brièvement et explicitement la « langue » elle-même comme un « système de signes ».

10. Lederer (M.) 1994, *La traduction aujourd'hui*, pp. 50-52.

- (1) Il a fallu grandir dans la mort et l'oubli de sa jeunesse. (p. 1)
Gerek-ti büyü-mek ölüm-de ve unutkanlık-ta gençliğ-i-nin.
= Ölümün içinde ve unutulmuş gençliğinde büyüme istedi. (p. 11)

La structure de la phrase en français est constituée de treize mots qui correspondent en turc à six mots. Par contre, la traduction contextuelle de cette phrase nécessitera par la suite l'utilisation de sept mots turcs.

1.2. De la phrase à l'énoncé

Le passage de la phrase à l'énoncé est un problème pertinent pour la traduction. En effet, la traduction est une *opération linguistique* où la distinction entre *phrase* et *énoncé* constitue un point culminant. Une fois que le traducteur lit une phrase afin de la comprendre en la situant dans le contexte, il faut désormais qu'il la considère non pas comme une *phrase*, mais comme un *énoncé*. De ce point de vue, la traduction est plutôt la transmission des énoncés produits dans une situation d'énonciation que le traducteur est tenu de comprendre au premier abord. À ce titre, nous pouvons évoquer la traduction des contextes et par conséquent les équivalences contextuelles. Le traducteur doit tout d'abord se poser la question suivante : qu'est-ce qu'un énoncé ? Ensuite : quels sont les éléments constitutifs d'un énoncé (les constituants énonciatifs) ? La structuration morphosyntaxique des énoncés et la relation aussi bien entre leurs constituants qu'entre les énoncés¹¹ représentent les problèmes linguistiques majeurs de l'activité traduisante. Ces questions d'ordre linguistique constituent également

11. Phénomène de connexion (relation de dépendance) établie par des mots-outils linguistiques appelés connecteurs. Pour plus de détails, voir la théorie de connexion de Tesnière.

une des problématiques essentielles du domaine de la traductologie au niveau des rapports entre théories et pratiques de la traduction.

Cependant, il va de soi que toute unité ou entité linguistique, ayant un contenu informatif, descriptif et surtout communicatif produit dans un contexte énonciatif, est susceptible d'être considéré comme un *énoncé*. Que ce soit un mot comme *oui*, *voilà*, *bon...*, deux mots comme *et alors*, *pas question*, *ça alors...* ou même une interjection comme *ah*, *euh*, *oh...*, etc. Il convient ici de souligner que notamment à l'oral, les *éléments suprasegmentaux* (au niveau prosodique) en rapport avec les constituants segmentaux (au niveau syntaxique) confèrent à l'énoncé une valeur énonciative qui permet de mettre en lumière le contenu sémantique du message envisagé par cette production de la parole au moment de l'énonciation (To). Donnons quelques exemples d'énoncés dont la structure morphosyntaxique est différente¹² :

- (2) Assez de mensonges ! (p. 102) → Bu kadar yalan yeter ! (p. 53)
yeter yalan-lar-dan.
Énoncé nominal sans prédicat

En français, l'énoncé est sans prédicat, par contre le turc nécessite la présence d'un prédicat. Au niveau de l'équivalence modale, la valeur exclamative de cet énoncé nominal apparaît aussi dans la traduction en turc.

- (3) Je ne suis bon à rien. (p. 125) → Hiçbir şeye yara-mı-yor-um. (p. 65)
değilim iyi hiçbir şeye.
Énoncé assertif simple

12. Nous évoquerons dans les pages suivantes les énoncés à valeur interrogative et/ou exclamative.

1.3. De l'énoncé au discours

La traduction fréquente de différents types d'énoncés d'un même corpus permettra certainement au traducteur d'avoir une idée du registre et du fonctionnement du discours dans son travail d'analyse du corpus en question. Concernant la notion de *discours* en traduction, Schleiermacher (1999 : 15) va plus loin en disant : « On ne traduit que des discours, c'est-à-dire des pensées : celui qui parle ou qui écrit doit apporter quelque chose à la langue. [...] Du même coup, la simple maîtrise linguistique, la technique, aussi grande soit-elle, ne suffit pas à rendre la pensée étrangère. »

Dans la traduction littéraire, il importe de distinguer non seulement le passage de l'énoncé au discours, mais aussi la structuration et le fonctionnement de ces deux types de transmission de la parole. Afin de pouvoir comprendre l'expressivité, il convient d'analyser les structures de discours, les parties du discours et les marques discursives utilisées. Pour ce faire, il faut que le traducteur adopte la méthode d'analyse du discours qui a une place considérable en linguistique appliquée contemporaine.

Un style dynamique : le discours direct

Le type de discours le plus fréquent est le discours direct qui concerne explicitement l'équivalence stylistique. Le discours direct assure d'une part une lecture plus aisée et facile aux yeux du lecteur qui se laissera emporter par l'aspect dynamique de l'expression, et d'autre part, il contribue hautement à la vivacité quant au niveau

stylistique et au contenu rhétorique du roman littéraire. Maintenant, nous allons voir si le traducteur a pu transmettre le *dynamisme stylistique* ou le *style dynamique* du discours direct. Pour cela, nous avons sélectionné quelques exemples concrets de discours direct en soulignant les marques discursives :

- (4) Je suis le rêve, elle est la réalité. (p. 72)
= Ben rüyay-ım, o ise gerçeğin ta kendisidir. ben Ø rüya o Ø gerçek. (p. 39)
- (5) Nous sommes si maladroits à vivre que la vie en devient mauvaise. (p. 72)
= Yaşamaktan o kadar aciz-iz ki, hayat kötüleşiyor. (p. 39)
- (6) Ah ! Que j'étais fou d'être triste et que je me trompais en me croyant pauvre et seul ! (p. 21)
= Ah, ne delilik ! Mutsuz olmak, kendimi sefil ve yalnız hissederek yanılmak ! (p. 20)
- (7) Hélas ! Il me faut cependant une ombre de réalité. (p. 21)
= Ne yazık ki, şu anda bana gerçeğin gölgesi gerekiyor. (p. 20)

2. Les déictiques/embrayeurs comme marques discursives

L'importance des signes linguistiques en traduction

En partant du principe que « la langue est un système de signes » comme le décrit Saussure, et que la traduction est un travail linguistique qui a pour objet la *langue* en général et la *parole* en particulier, nous voudrions tout particulièrement mettre l'accent sur le rôle et l'importance des signes linguistiques dans le domaine de la

traduction. En ce qui concerne la question d'équivalence en traduction, nous pouvons dire qu'il y a une relation étroite entre l'équivalence stylistique et les signes linguistiques utilisés au sens figuré dans différentes figures de style.

Dans ce corpus, nous constatons l'utilisation fréquente de certains déictiques comme marques du discours qui ont une valeur énonciative et discursive dans le cadre de la structuration de l'énoncé. Nous traitons et considérons ici les déictiques comme marques du discours direct : ceux que nous évoquons ici sont les déictiques ayant d'une part *une valeur discursive*, et d'autre part *une valeur énonciative* en fonction de leur ancrage dans le moment et dans la situation d'énonciation.

2.1. Un embrayeur : le pronom personnel je

La présence fréquente de cet embrayeur *je* démontre qu'au niveau du style, Zola utilise l'*oralité* (structure de langage informel) comme registre de langage, sans doute pour rendre son œuvre plus vive, naturelle et attirante aux yeux du lecteur. Cette utilisation de structure langagière constitue du côté du traducteur la partie la plus aisée à traduire par rapport aux utilisations linguistiques où pèsent les figures de styles et les structures idiomatiques. D'ailleurs dans la traduction (littéraire), du moins dans la nôtre, le *sens figuré* est plus compliqué que le sens propre au niveau des équivalences.

Dans cet exemple suivant, le pronom personnel *je* (*j'*) réutilisé cinq fois dans le même énoncé, correspond en turc à l'indice de personne *-m* (*-im, -im, -um, -üm*)¹³ de la première personne du singulier.

Nous pouvons donc dire qu'il y a ici comme figure de style la répétition ayant une fonction anaphorique, d'où son deuxième appellation d'anaphore.

- (8) *Je suis pauvre, je dois vivre seul. [...] J'ignore le monde... J'ai le front haut, j'entends ne point le baisser.* (p. 17)
= *Yoksul-um, yalnız yaşamak zorunda-yım. [...] Dünyayı tanımıyor-um... Aln-ım yüksek ve onu indirmeyi düşünmüyor-um.* (p. 18)

2.2. Un double embrayeur : le couple je tu

Nous observons dans l'exemple ci-dessous que les embrayeurs *je* et *tu* correspondent en turc aux suffixes de personne *-im* pour la première personne et *-n* pour la deuxième personne du singulier. Ces marques de personne nous font penser au *dialogisme* comme figure de style : « Le dialogisme consiste à rapporter directement, et tels qu'ils sont censés sortis de la bouche, des discours que l'on prête à ses personnages, ou que l'on se prête à soi-même dans telle ou telle circonstance » (Fontanier, 2009 : 375). Dans cet exemple de traduction de dialogisme, observons l'utilisation des marques de personne dans les deux langues :

- (9) « *Je* ne suis plus digne de toi, mais que n'es-tu venue à ma rencontre ? » (p. 39)
= « *Artık (ben) sana layık değil-im, ama (sen) neden karşı-ım-a çık-tı-n ?* » (p. 30)

13. Ce suffixe de personne possède quatre variantes selon le principe d'harmonie vocalique relatif au système phonétique du turc.

2.3. *Le déictique pronominal moi*

L'exemple suivant nous montre que le déictique *moi*, qui se situe au début de l'énoncé, est traduit par le pronom personnel tonique *ben* qui se situe également en début d'énoncé dans l'énoncé turc.

- (10) *Moi*, Frères, je vis tristement. (p. 8)
= *Ben*, dostlarım, hüzünle yaşarım. (p. 13)
Ben kardeşlerim yaşıyorum hüzünle

2.4. *Le déictique nominal Frères*

Le déictique *Frères* en tant que marqueur d'adresse équivaut en turc au mot *kardeşlerim* ayant de même une fonction de marqueur d'adresse.

- (11) Oh ! Frères, je souffre, je souffre. (p. 131)
= Oh ! *Kardeşlerim*, acı çekiyorum acı ! (p. 69)
Kardeşlerim acı çekiyorum acı çekiyorum.

3. La stylistique en traduction : l'équivalence stylistique

La question de *stylistique littéraire* en traduction, qui implique *le style (littéraire) de l'auteur* en général et *les figures de style* en particulier, concerne directement et inévitablement le concept d'équivalence au niveau de la stylistique ; le traducteur sera dès lors forcé de s'attarder sur le processus des équivalences stylistiques.

Consciente de ce point de vue, avant d'aborder notre travail de traduction de Zola, la première question que nous nous étions posée était la suivante : qu'est-ce que l'équivalence (stylistique) ? Pour comprendre cette notion et sa problématique, nous avons dû faire de nombreuses lectures d'ouvrages et d'articles dans le domaine de la traductologie. Le principal objectif de ces lectures était de découvrir les pistes susceptibles de mener vers une traduction littéraire et les problèmes d'équivalence stylistique, à savoir les types d'équivalence stylistique en passant des correspondances aux équivalences. Ce qui revient à dire qu'avant de commencer à traduire une œuvre classique de littérature française telle que celle de Zola, il faut absolument faire au préalable le nécessaire afin d'avoir des connaissances sur les théories de la traduction et de la linguistique discursive et énonciative. Car comme le souligne Jakobson (1963 : 80), « l'équivalence dans la différence est le problème central du langage et le principal objet de la linguistique. » De son côté, Pergnier (2004 : 16) confirme cette réflexion et cette approche de mise en relation de ces deux domaines concernant la langue et le langage (traduction et linguistique) : « Si Jakobson dit vrai (et nous sommes de ceux qui le pensent), la traduction devrait être placée, non en appendice, mais au centre de la théorisation linguistique. Elle sert en effet de pierre de touche à de nombreuses hypothèses théoriques concernant la structuration du langage, et plus particulièrement les relations entre langue et pensée [...]. »

Dans cette perspective, il va de soi de dire que le travail du linguiste est d'étudier en finesse la *structure profonde* des langues et des signes linguistiques. D'autre part, la tâche du traducteur est encore plus compliquée du fait qu'elle exige non seulement une étude détaillée

et souvent contrastive des langues (source et cible), mais aussi et en même temps une recherche profonde dans les structures et niveaux d'équivalence, surtout sur le plan stylistique.

Il est bien évident qu'un écrivain classique de littérature française telle que Zola fait souvent référence aux différentes figures de style. Notre propos n'est pas de démontrer cela ou de faire le comptage des figures utilisées dans le roman ; en revanche, nous tenterons de voir ici si telle ou telle figure passant dans le texte original a été ou pas transmise dans la langue d'arrivée. Et si oui, de quelle manière et avec quelles structures elles ont été traduites dans la langue et la culture cibles. Nous avons mentionné plus haut que le sens figuré est davantage problématique par rapport au sens propre dans les traductions littéraires. Dans la traduction en turc de Zola, il en a été question pour nous, car c'est exactement dans les *figures de style* que résident les jeux de mots, les connotations, les implicites, le sens caché, les sous-entendus. Autrement dit, c'est bien là, notamment dans le sens figuré, que la structure profonde est vraiment *profonde*... Observons maintenant quelques exemples d'énoncés comprenant une figure de style, et leur traduction au niveau des équivalents stylistiques.

3.1. La personnification

« Trope : figure d'expression consistant à faire d'un être inanimé ou d'un concept un personnage réel » (Fontanier 1968 : 112)¹⁴.

Dans cet exemple, la personnification de *Paris* par l'expression *mettre son manteau* n'a pas été transmise par le traducteur qui a opté pour la suppression de ce trope :

- (12) Voici l'hiver ; l'air, au matin devient plus frais, et Paris met son manteau de *brouillard*. (p. 7)
= İşte kış günü; hava sabah saatlerinde daha da serin, ve Paris sise bürünüyor. (p. 13)

3.2. L'allégorie (personnification des idées abstraites)

Pour Fontanier (2009 : 114) l'allégorie, en tant que trope, est une figure d'expression par fiction comme la personnification. « Elle consiste dans une proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel tout ensemble, par laquelle on présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, propre à la rendre plus sensible et plus frappante que si elle était présentée directement et sans aucune espèce de voile. » Dans cet exemple la pauvreté et la solitude sont présentées comme des hôtes. Les trois mots sont traduits en turc avec leur équivalents sémantiques :

- (13) *Pauvreté, solitude*, soyez donc mes *hôtes*. (p. 18)
= *Yoksulluk, yalnızlık*, benim *konuklarım* olsanız. (p. 18)

3.3. La question rhétorique (en forme de questionnement à soi-même)

Dupriez (1984 : 370) considère la *question* (rhétorique) comme une forme d'assertion dont le prédicat demande à être complété ou

14. Phelizon (J.-F.) 1976, *Vocabulaire de la linguistique*, Paris, Roudil, p. 166.

confirmé par l'interlocuteur. Cette forme de question peut être considérée comme une sorte de dialogue intérieur (pour ne pas dire monologue) que le locuteur-énonciateur réalise avec lui-même. Dans l'exemple suivant, il y a une question rhétorique en forme de questionnement à soi-même. La question rhétorique est transmise en turc avec le marqueur de questionnement *yoksa* qui a pour fonction de poser une interrogation à la négation du type *est-ce que... ne pas ?* :

- (14) *Me suis-je trompé, frères ? Ne suis-je qu'un enfant qui veut être un homme avant l'âge ?* (p. 13)
= *Yanıldım mı yoksa, kardeşlerim ? Yoksa, yaşından önce adam olmak isteyen bir çocuk muyum ?* (p. 16)

3.4. L'interrogation oratoire (interrogation directe adressée à autrui)

Chez Dupriez (1984 : 371), la forme la plus rhétorique de la question est l'assertion déguisée ou *interrogation oratoire* (*fausse interrogation*, dit Courault). Fontanier (2009 : 368), qui l'appelle aussi *interrogation figurée*, y voit même un défi à l'allocutaire « de pouvoir nier ou même répondre ». Il observe aussi la valeur affirmative du tour négatif et inversement. L'interrogation oratoire est transmise en turc avec la particule interrogative *mu ?* postposée au prédicat verbal en fin d'énoncé. À savoir que le prédicat se place en fin d'énoncé dans la langue turque :

- (15) *Vous souvenez-vous de ces tièdes soirées de Provence ?* (p. 10)
= *Taşradaki o ılık geceler hatırmıza geliyor mu ?* (p. 14)

3.5. La synecdoque

Fontanier (2009 : 87) définit la *synecdoque* comme un trope par lequel on dit le plus pour le moins, ou le moins pour le plus. Dans l'énoncé ci-dessous, le mot *cœur* désigne un personnage qui a un cœur, un homme de sentiment, quelqu'un qui agit vraiment envers l'autre avec ses émotions et ses sentiments. Nous constatons que le traducteur a conservé cette figure de style dans la traduction en turc de l'énoncé où le terme *cœur* est transmis par le mot turc *kalp* qui est aussi bien son correspondant que son équivalent contextuel :

- (16) Ils ont été trompés, blessés, trainés dans la boue ; jamais ils n'ont rencontré un cœur... (p. 198)
= *Aldatıldılar, yaralandılar, çamurda sürüklendiler ; ama hiçbir zaman bir kalple karşılaşmadılar...* (p. 102)

3.6. La métaphore

Fontanier (2009 : 99) classe les *métaphores* sous les tropes par ressemblance : « ces tropes consistent à présenter une idée sous le signe d'autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie. » Dans l'exemple suivant, le mot *cœur* est utilisé métaphoriquement pour faire référence à « amour, aimant » ; donc, nous pouvons évoquer ici une deuxième figure qui est la métaphore. Comme dans l'exemple précédent, l'emploi métaphorique de la notion cœur est transmis en turc par le même mot *kalp* qui est à la fois son correspondant lexical et son équivalent contextuel :

- (17) Moi aussi j'ai besoin d'un *cœur*. (p. 131)
= Benim de bir *kalbe* ihtiyacım var. (p. 68)

3.7. L'antithèse

« L'antithèse oppose deux objets l'un à l'autre, en les considérant sous un rapport commun, ou un objet à lui-même, en le considérant sous deux rapports contraires » (Fontanier 2009 : 379). Ici, nous observons une antithèse entre deux termes opposés dans le même énoncé ; ces termes sont *être sombre* et *blanchir* qui présentent des valeurs contradictoires. Le traducteur a maintenu cette figure de style dans la traduction en turc de l'énoncé en proposant deux prédicats nominaux, *karanlıktı* pour *étaient sombres* et *bembeyazdı* pour *blanchissait* :

- (18) Les murs et le sol *étaient sombres* ; le lit *blanchissait* au milieu de ténèbres transparentes. (p. 230)
= Duvarlar ve yer *karanlıktı* ; yatak görünen gölgenin ortasında *bembeyazdı*. (p. 141)

3.8. La comparaison

« La *comparaison* consiste à rapprocher un objet d'un objet étranger, ou de lui-même, pour en éclaircir, en renforcer, ou en relever l'idée par les rapports de convenance ou de disconvenance : ou, si l'on veut, de ressemblance ou de différence. Si les rapports sont de convenance, la comparaison s'appelle *similitude* ; elle s'appelle *dissimilitude*, s'ils sont de disconvenance » (Fontanier 2009 : 377). Dans cet exemple, l'auteur établit une comparaison entre un comparé (*je*) et un comparant (*les autres amants*), à l'aide d'un mot-outil, le comparatif qui est

la préposition *comme*. Le sème commun est « aller au bal, louer des costumes, égayer les maîtresses ». Dans la traduction, la marque de la comparaison est l'adverbe *gibi* (*comme*), utilisé à deux reprises comme dans l'énoncé source. Ce double emploi adverbial démontre que le traducteur a l'intention de garder la comparaison comme figure de style :

- (19) J'allais au bal *comme* les autres amants ; *comme* eux, je louais des costumes, j'égayais mes maîtresses. (p. 75)
= Diğer sevgililer *gibi* baloya gidiyordum ; onlar *gibi* elbise kiralyordum, metreslerimi neşelendiriyordum. (p. 40)

Tableau et schéma récapitulatifs

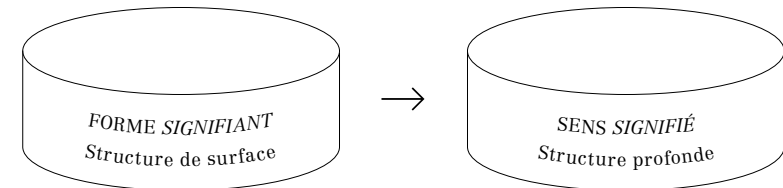


Figure (3) : Relation entre la forme et le sens dans la recherche de l'équivalence en traduction

LINGUISTIQUE ↔ TRADUCTION/TRADUCTOLOGIE
DES MOTS → AUX ÉNONCÉS
DES ÉNONCÉS → AUX DISCOURS
DES DISCOURS → AUX (CON)TEXTES
DES CORRESPONDANCES → AUX ÉQUIVALENCES
TRADUCTION LINGUISTIQUE → TRADUCTION INTERPRÉTATIVE

Tableau : La dynamique du texte et l'équivalence dans la relation entre la « linguistique » et la « traduction »

Conclusion

Il faut laisser de côté les questionnements comme « la traductologie est-elle ou non une science ? », de même que les discussions problématiques et provocantes évoquant la dépendance ou même l'indépendance du domaine de la traductologie à l'égard du domaine de la linguistique. L'essentiel est que la traduction, et plus particulièrement la traduction littéraire, soit une activité linguistique que le traducteur ne peut réaliser sans adopter une approche interdisciplinaire avec une perspective pragmatique aussi ample que possible.

La traduction est aussi un travail linguistique qui nécessite un certain courage de la part du traducteur. Le traducteur doit avoir un caractère solide, tenace et suffisamment ouvert aux critiques extérieures ; de ce fait, nous estimons qu'il doit auparavant avoir fait son auto-critique avant même d'affronter les critiques des autres, c'est-à-dire celles des destinataires, lecteurs et auteurs. En effet, chacun a son propre goût en traduction tout comme son propre plaisir de lire, donc chacun a sa manière de voir et de considérer les choses... Bref, on le sait déjà, mais répétons-le tout de même : « Autant de visions du monde, autant de traductions... », ce qui revient à dire dans le sens inverse qu'il y a donc autant de traductions que de visions du monde.

En ce qui concerne les types d'équivalences analysés dans cette étude, nous pouvons dire que dans notre corpus (texte source et texte cible), il y a non seulement des équivalences simples ne posant aucun problème d'ordre linguistique et pragmatique, mais aussi des *équivalences complexes*, assez compliquées au niveau des déictiques, des

éléments culturels, et des énoncés avec tous les signes linguistiques potentiels. Dans ce contexte, il convient de souligner que la recherche des *équivalents (stylistiques)* consiste en la réalisation, suivant une méthode relationnelle et pragmatique, des opérations linguistiques suivantes :

- 1) Mise en valeur des signes linguistiques : déictiques, embrayeurs, marques et marqueurs discursifs et énonciatifs ;
- 2) Mise en relation des éléments culturels (et pragmatiques) ;
- 3) Relation entre la forme et le sens : signifiant → signifié/ structure de surface → structure profonde ;
- 4) Analyse des énoncés et de leurs constituants (méthode d'analyse discursive) ;
- 5) Explicitation du contexte avec les éléments textuels et énonciatifs ;
- 6) Passage des correspondances aux équivalences : sens – signification → analyse sémantico-énonciative ;
- 7) Transmission du vouloir dire et du message du texte source.

Les étapes linguistiques mentionnées ci-dessus, commençant par l'étude fine et détaillée des signes linguistiques et des éléments textuels par l'analyse du discours pour aboutir finalement au vouloir dire et au message du texte original, démontrent clairement que la recherche des équivalences (surtout celles qui ont une valeur stylistique) est une problématique complexe, voire compliquée pour le

traducteur qui entreprend une traduction, notamment dans le domaine de la littérature.

Comme on le mentionne bien souvent en traductologie, il n'y a point de traduction idéale, parfaite ou excellente ; ce qui veut dire qu'il y aura toujours quelque chose qui peut manquer au terme d'un travail de traduction aussi long et compliqué que celui d'un roman de littérature classique. Toutefois, ce que le traducteur essaie de faire, c'est de rendre un service socio-culturel, intellectuel, scientifique, etc., selon le genre de traduction (genre de texte à traduire), et cela au profit des destinataires (les lecteurs de la langue cible). Pour notre part, c'est bien dans le cadre de cet objectif et de cette approche contributive que nous avons essayé de réaliser notre travail de traduction de Zola.

Pour terminer, nous pouvons enfin faire notre propre confession : ce que nous avons essayé de réaliser, c'est une traduction littéraire, avec tous ses aspects positifs et négatifs dont nous sommes bien consciente, comme en témoigne la réalisation de cette *analyse auto-critique* sur les plans linguistique et traductologique. Chose qui n'est pas du tout facile, avouons-le, car ce sont bien les yeux d'autrui et des lecteurs récepteurs de la traduction qui sont susceptibles de repérer les points faibles du texte et de formuler les vraies critiques. En effet, dans cette traduction littéraire, les *choix lexicaux*, les *tournures morphosyntaxiques*, les *structures discursives*, ainsi que les *stratégies traductologiques* adoptées sont bien entendu toujours ouverts à la discussion dans le cadre de la recherche des équivalences stylistiques. D'ailleurs, comme il n'y a point de traduction parfaite, il n'y aura guère de traduction qui ne puisse être discutée. En d'autres termes, toute

approche traductive et donc toute traduction peuvent et doivent être critiquées, pourvu que les critiques adressées (tant à la traduction qu'au traducteur) soient de vraies analyses, profitables au domaine de la traduction.

En fin de compte, grâce à cette expérience pratique dans le domaine de la traduction littéraire et à son analyse de critique linguistique, nous avons pu établir explicitement que l'activité traduisante est une opération linguistique dont le produit textuel dispose d'un *caractère assez dynamique* qui demeure toujours discutée et donc améliorable avec le temps...

Bibliographie

- CARY (E.) 1985, *Comment faut-il traduire?*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- DUPRIEZ (B.) 1984, *Gradus. Les procédés littéraires (dictionnaire)*, Paris, Union Générale d'Éditions (UGE).
- FONTANIER (P.) 2009, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, coll. Champs classiques.
- JAKOBSON (R.) 1963, *Essais de linguistique générale*, trad. française de N. Ruwet, Paris, Les Éditions de Minuit.
- LADMIRAL (J.-R.) 1994, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard.
- LEDERER (M.) 1994, *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU (D.) 2009, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- MAZIÈRE (F.) 2005, *L'analyse du discours*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?
- NIDA (E.A.) & TABER (C.R.) 1969, *The Theory and Practice of Translation*, Boston, Brill.
- PERGNIER (M.) 2004, « Traduction et linguistique : sur quelques malentendus », in *La Linguistique*, vol. 40, n° 1, pp. 15-24.
- PHÉLIZON (J.-F.) 1976, *Vocabulaire de la linguistique*, Paris, Roudil.
- SCHLEIERMACHER (F.) 1999, *Des différentes méthodes du traduire (et autres textes)*, trad. française de A. Berman et C. Berner, Paris, Seuil.
- YODA (L.A.) 2005, *La traduction médicale du français vers le moré et le bisa : un cas de communication interculturelle au Burkina Faso*, thèse de doctorat publiée, Université de Grogingen, ISBN 90-367-2281-0.
- ZOLA (É.) 2000, *La Confession de Claude*, Bruxelles, Ancre.
- ZOLA (É.) 1909, *La Confession de Claude*, Paris, Fasquelle.
- ZOLA (É.) 2011, *Claude'un İtirafı*, trad. turque de S. Yılmaz, İstanbul, İdeal Kültür Yayıncılık.

Comptes rendus